

OLIVIER DE SERRES  
AGRONOME, ECRIVAIN ET HUMANISTE

Il s'agit donc maintenant pour moi de tenter de présenter cette figure représentative de l'humanisme de la Renaissance qu'est Olivier de Serres, né en 1539 tout près d'ici à Villeneuve de Berg et mort au même endroit en juillet 1619 il y aura bientôt exactement quatre cent ans. Il faut cependant tout de suite préciser que lorsqu'on le présente comme un « humaniste », on utilise là un mot qui ne sera créé que bien plus tard, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'abord pour caractériser ce mouvement culturel qui a pris naissance en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle avec Pétrarque (1304-1374) qui le premier se tourne vers les textes de l'Antiquité, mouvement qui s'est ensuite développé dans le reste de l'Europe.

On utilisait certes déjà à la fin du Moyen Age l'expression *studia humanitatis* pour désigner l'étude de ce qui caractérise l'être humain pour la distinguer des enseignements d'ordre théologique relatifs aux Saintes Ecritures. Il s'agissait donc de ce que nous nommons encore aujourd'hui les « humanités », à savoir l'enseignement des langues, des littératures et des cultures latines et grecques. Mais le mot « humanisme » avec le sens philosophique qu'on lui donne aujourd'hui de doctrine qui prend pour fin la personne humaine n'apparaît en réalité qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, où il finit par désigner les valeurs considérées comme communes à l'ensemble de la civilisation occidentale fondée sur le judéo-christianisme et l'Antiquité gréco-romaine.

Il en va d'ailleurs de même du terme « Renaissance » qui est venu d'Italie où il ne concernait que le domaine des arts et qui n'a désigné une époque historique qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle en particulier chez ce grand historien français que fut Michelet (1795-1874) dont on peut considérer qu'il est l'inventeur de la notion historique de Renaissance, un mot qu'il écrit alors avec une majuscule dans ses cours de 1840-1841 au Collège de France, car il a alors le sens d'une Renaissance de l'homme tout entier. Mais en réalité la rupture entre la Renaissance et ce que l'on a nommé « Moyen Age », c'est-à-dire cette époque intermédiaire (voir l'anglais Middle Age) entre Antiquité et Renaissance est bien moins radicale qu'on ne le croit. En ce qui concerne en effet l'Antiquité, elle est loin d'être inconnue au Moyen Age, non seulement en ce qui concerne les œuvres des écrivains, philosophes et poètes latins, mais aussi celles des philosophes grecs, l'essentiel des œuvres d'Aristote ayant déjà été traduites en latin au XII<sup>e</sup> siècle. Ce qui caractérise la Renaissance, c'est moins la soi-disant redécouverte de l'Antiquité que le sentiment qu'elle représente la perfection et qu'il s'agit maintenant de l'imiter. Il faudrait à cet égard se méfier des clichés et des idées reçues concernant le Moyen Age considéré comme une période de régression, une époque arriérée du point de vue scientifique et technologique et exclusivement marquée par l'intolérance religieuse. Il ne faudrait pas oublier que c'est au Moyen Age que sont créées les grandes universités occidentales, Oxford et Cambridge en Angleterre, la Sorbonne en France, Louvain en Belgique, et Bologne en Italie. Et en ce qui concerne le statut des femmes, la médiéviste Régine Pernoud (1909-1998), auteur d'un livre intitulé *La Femme au temps des cathédrales* paru en 1980 a montré qu'il était préférable à celui qui fut le leur de mineure jusqu'en 1944 en France, où elles obtiennent enfin le droit de vote, l'indépendance économique ne leur étant accordée qu'en 1965.

Il ne s'agit pourtant pas de nier par là les profondes transformations qui ont été à l'origine de ce qui s'est nommé la Renaissance, à savoir d'abord l'invention de l'imprimerie par Gutenberg vers 1450, qui a permis une grande diffusion du savoir, lequel était resté jusqu'ici plutôt confiné dans les monastères. Puis la chute en 1453 de Constantinople, l'Empire Ottoman contrôlant désormais les routes terrestres vers l'Asie, d'où la nécessité pour les Occidentaux d'ouvrir de nouvelles routes au commerce en passant par l'Ouest pour atteindre les Indes, ce qui conduira à la découverte en 1492 de l'Amérique par l'aventurier avide de richesses et d'une

cruauté inouïe que fut Christophe Colomb<sup>1</sup>. Ce dernier, comme on le sait, crut tout d'abord avoir découvert les Indes, d'où le nom d' « indiens » qu'il donna aux indigènes de ce nouveau continent, nom que l'on utilise encore aujourd'hui de manière totalement arbitraire. Ce ne fut en effet que par la suite qu'on a nommé ce nouveau continent « Amérique » du nom d'Amerigo Vespucci, un navigateur ami de Christophe Colomb, qui fut le premier Européen à comprendre que les terres découvertes par Christophe Colomb n'avaient rien à voir avec les Indes, qui furent soi-disant « découvertes » en 1498 par le portugais Vasco de Gama<sup>2</sup>.

L'autre événement qui a profondément marqué les mentalités de cette époque, et qui est particulièrement important en ce qui concerne Olivier de Serre, protestant engagé et militant, c'est la Réforme, commencée en Allemagne au XVI<sup>e</sup> siècle par Luther (1483-1546), et continuée en France et à Genève par Calvin (1509-1564), le développement de l'Eglise Réformée rassemblant alors 15 à 20 % des Français. Olivier de Serres connaîtra les Guerres de Religion qui eurent lieu de 1562-1598 et qui opposent les catholiques et les protestants dans des affrontements sanglants, le plus connu étant le massacre de la Saint-Barthélémy en 1572, qui fit 200 morts à Paris et de 5000 à 10 000 dans toute la France. La victoire est certes remportée par le chef protestant Henri de Navarre, le futur Henri IV, mais le courant réformé n'en demeure pas moins amoindri et restera par la suite très minoritaire. L'Édit de Nantes promulgué en 1598 par Henri IV, alors revenu au catholicisme, garantit à la minorité protestante des droits politiques et militaires, mais la prive de toute possibilité d'expansion religieuse. On sait comment tout cela finira, d'abord par l'assassinat en 1610 de Henri IV par un catholique fanatique, Ravaillac, et le déclenchement des « dragonnades », les persécutions opérées par ces militaires se déplaçant à cheval que l'on nomme « dragons » contre les communautés protestantes, qui ont pour résultat que les protestants abjurent en masse leur foi, ce qui fut le prétexte à la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV en 1685, le culte protestant étant désormais interdit. Il faudra en attendre 1789 pour que le protestantisme français recouvre sa liberté.

On ne peut donc nier que la Renaissance se caractérise par un renouvellement profond des mentalités et qu'elle a en particulier vu la naissance d'une contestation des dogmes et des interdits religieux, le schisme protestant mettant fin à l'unité de la chrétienté latine. C'est en effet à cette époque que le mot « Europe », emprunté à la mythologie grecque<sup>3</sup>, se substitue à celui, jusqu'alors utilisé, de « *Christianitas* » pour distinguer cet ensemble géographique du « Nouveau Monde » américain. Cette période est tout entière marquée par un esprit de laïcité qui sera à l'origine de la crise de confiance qui affectera par la suite toute la chrétienté. Il n'en demeure cependant pas moins que les penseurs de la Renaissance, bien que se réclamant des philosophes et penseurs antiques, n'abjurent pourtant pas leur foi chrétienne. Les penseurs de

---

<sup>1</sup> Christophe Colomb (1451-1506) fit couper les mains d'environ 10 000 autochtones sur ce qui est aujourd'hui Haïti et la République Dominicaine, il punissait les autochtones en leur faisant couper le nez et les oreilles. Il les combattit en faisant lâcher des chiens de chasse sur eux, de sorte qu'ils étaient déchiquetés vivants. Il ordonnait de tuer leurs bébés pour nourrir les chiens. Il encouragea ses hommes à violer les femmes autochtones dès l'âge de 9 ou 10 ans. Il leur ordonnait aussi de couper les jambes des enfants qui se sauvaient et de les faire griller à la broche. Il fut le précurseur de la traite des esclaves en envoyant comme esclaves des autochtones en Europe et son fils fut en charge du premier échange d'esclaves de l'Afrique vers les Caraïbes en 1505.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet le livre de l'historien indien Sanjay Subrahmanyam, figure la plus marquante aujourd'hui de l'histoire connectée, qui a été nommé en 2013 à la chaire d'histoire globale de la première modernité au Collège de France, *Vasco de Gama : légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Alma, 2012, où il montre que ce dernier ne découvre pas une terre nouvelle, mais seulement une route maritime pour y accéder, car les Indes n'étaient nullement coupées du reste du monde, les Italiens, les Arabes, les Perses et les Chinois y étant déjà présents depuis longtemps.

<sup>3</sup> En grec, dans un hymne à Apollon datant d'environ 700 avant notre ère, *Eurôpè* représente encore le simple littoral occidental de l'Égée<sup>3</sup>. La mythologie grecque perpétue l'origine sémitique du mot en en faisant le nom d'une princesse phénicienne. C'est donc le mythe de l'enlèvement de la nymphe Europe par Zeus sous la forme d'un taureau qui donnera son nom à un continent et à des peuples.

la Renaissance, tels Pétrarque, Dante, et plus tard Montaigne, ont certes critiqué la pensée scolastique, promue par l'Église, qui vise à concilier la philosophie grecque et la théologie chrétienne, mais ils n'en ont pas pour autant renié leur foi chrétienne. Il faut donc reconnaître, comme le fait l'auteur d'un livre publié en 2014, *L'histoire de l'humanisme en Occident*, que « la matrice de l'humanisme occidental est double, comme s'(il) avait été enfanté simultanément dans deux ventres » : il y a d'une part l'Antiquité classique, d'autre part le judéo-christianisme »<sup>4</sup>. Cela se vérifie, comme on le verra, en ce qui concerne Olivier de Serres.

\*

On peut en effet maintenant, après avoir dessiné à grands traits le paysage culturel et politique de l'époque, s'intéresser à la personne même d'Olivier de Serres, né dans une famille protestante aisée de Villeneuve de Berg. Son père, un commerçant de tissus et de draps, un notable de la ville, meurt alors qu'Olivier a sept ans, en laissant derrière lui une belle fortune, ce qui va permettre à Olivier et à ses frères de recevoir une bonne éducation et d'acquérir la maîtrise du latin, du grec et du français, langue qui est devenue celle du Royaume de France depuis 1539<sup>5</sup>. Après des études de droit, de botanique, de médecine et d'architecture à l'université de Valence, il acquiert en 1558, à l'âge de 19 ans, le domaine du Pradel, qu'il exploite, n'étant pas lui-même agriculteur, avec l'aide d'un métayer, tout en poursuivant le commerce des draps avec sa mère. Il assure le diaconat de Villeneuve de Berg et est à ce titre chargé en 1561 par les calvinistes de la ville d'aller à Genève pour que Calvin désigne un pasteur pour Villeneuve de Berg. Mais cette période est celle du début des guerres de religion qui ravageront la France. Il n'y en aura pas moins de huit qui s'étaleront de 1562 à 1598 et qui opposeront les catholiques et les protestants, nommés « huguenots ». Or l'année 1561 marque l'apogée du protestantisme en France : on estime en effet qu'il ya environ deux millions de protestants dans le Royaume, soit un dixième de la population. Olivier de Serres prendra les armes et participera à des coups de main meurtriers dans les villes catholiques entre 1567 et 1570. Il devient en 1571 seigneur du Pradel et s'y installe définitivement avec sa famille. Puis il prend la tête d'une armée protestante et en mars 1573 assiège Villeneuve investie par les catholiques. De 1581 à 1585 les incendies et la peste déciment la région. Mais les choses finissent par s'arranger et une période de prospérité s'ouvre pour le domaine du Pradel jusqu'à la mort en 1598 de son frère Jean, historiographe du roi. Ce dernier avait été jeté en prison et avait dû verser une grosse somme d'argent pour pouvoir en sortir. Le Roi s'était engagé à payer la rançon, mais Jean de Serres meurt avant d'avoir reçu cet argent. C'est pour solliciter le versement de cette somme qui lui permettrait de prendre en charge ses neveux qu'Olivier de Serres se rend alors à Paris dans l'espoir d'y rencontrer Henri IV. Il profite de ce séjour pour faire publier son livre de 1024 pages « Théâtre d'Agriculture et Mesnage des champs » qui paraîtra en 1600 et sera expédié dans toutes les paroisses de France. Ce livre ne connaîtra pas moins de 19 rééditions jusqu'en 1675. Après l'assassinat d'Henri IV en 1610, les guerres de religion reprennent. Olivier de Serres, découragé et alors âgé de 70 ans abandonne la rédaction de ses ouvrages en cours et en 1615 institue son fils Daniel héritier du Domaine. Il meurt en 1619 à l'âge de 80 ans. Le domaine du Pradel sera entièrement rasé en 1628 sur ordre de Richelieu, Daniel de Serres a cependant la vie sauve, mais la bibliothèque est incendiée et toutes les notes d'Olivier de Serres sont détruites. Le mas a été par la suite reconstruit par Daniel de Serres et son fils le légua à la famille de sa mère originaire de Mirabel. Il faudra attendre plus d'un siècle pour qu'Olivier de Serres soit reconnu comme « le père de l'agriculture française »

<sup>4</sup> Abdennour Bidar, *Histoire de l'humanisme en Occident*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 59-60.

<sup>5</sup> L'ordonnance d'août 1539 de Villers-Cotterêts édictée par François I<sup>er</sup> constitue l'acte fondateur de la primauté et de l'exclusivité du français dans les documents relatifs à la vie publique du Royaume de France. Le français devient ainsi la langue officielle du droit et de l'administration, en lieu et place du latin, mais aussi des dialectes et langues régionales.

selon l'expression de Arthur Young (1741-1820), un célèbre agronome anglais et un des premiers anticolonialistes qui visita le domaine du Pradel en 1789 et qui publia en 1792 un livre relatant les séjours qu'il fit en France et qui fut par la suite traduit en français sous le titre « Voyages en France ». On commence alors à rééditer l'ouvrage d'Olivier de Serres, tombé dans l'oubli depuis un siècle, qui connaîtra cinq rééditions jusqu'en 1802. Napoléon Ier fit ériger en 1804 l'obélisque qui se trouve place du marché à Villeneuve-de-Berg pour honorer le grand agronome et Napoléon III commanda au sculpteur Pierre Hébert une statue en bronze qui fut inaugurée en 1858 et qui se trouve à l'entrée de la ville. Une première biographie, très élogieuse, intitulée *Olivier de Serres. Sa vie et ses travaux*, lui est consacrée en 1971 par Henry Vaschalde, un écrivain régional du Vivarais. Fernand Lequenne (1906-1976), un magistrat qui consacra plusieurs livres à l'agriculture, a rappelé au lendemain de la deuxième guerre mondiale dans les deux biographies qu'il consacra à Olivier de Serres<sup>6</sup>, dont la dernière porte le titre significatif de *Olivier de Serres, agronome et soldat de Dieu*, ses apports à l'élevage des abeilles et aux techniques de greffage et de travail du sol, et son recours aux techniques de fumure en lieu et place des engrais industriels qui commençaient à être alors massivement utilisés.

\*

Je ne suis pas la mieux placée pour parler de l'agronome que fut Olivier de Serres. Mais il me faut au moins présenter de manière succincte le livre qu'il publie en 1600 sous le titre « Théâtre d'Agriculture et Mesnage des champs » que je lis dans l'édition de 1996 paru à Actes Sud, qui comprend 1461 pages. Olivier de Serres n'est pas le premier à consacrer un gros traité à l'agriculture à la Renaissance. Il faudrait citer le *Libro de agricultura* de Alonso Herrera, paru en 1539, premier livre d'agriculture écrit en espagnol et non en latin, et aussi le livre d'Augustino Gallo (1499- 1570) considéré comme le père de l'agriculture italienne, livre paru à Brescia en 1550, écrit lui aussi en langue vernaculaire, l'italien, intitulé *Les Secrets de la vraie agriculture et honnestes plaisirs qu'on reçoit en la mesnagerie des champs*, livre écrit sous forme de dialogues, genre littéraire assez prisé à l'époque. Ce qui fait l'originalité du livre d'Olivier de Serres, c'est d'avoir choisi la forme du « Théâtre » et de l'avoir divisé non en chapitres mais en « lieux ». Il s'agit en effet d'une véritable mise en scène de tout ce qui concerne l'agriculture et la pièce qui y est jouée se déroule en huit lieux différents, par exemple « le labourage des champs », « la culture de la vigne » ou « la conduite du poulailler ». La notion de théâtre s'applique à cette époque, à la suite du projet d'un italien, Giulio Camillo, de mise en ordre des arts ou des pratiques selon une méthode, à toutes sortes de domaines. Quant au mot « mesnage » il désigne la manière dont on doit « manier » la terre, puisqu'il provient du mot latin *manus*, main, et du verbe latin *agere*, faire, agir, qui a donné en anglais le mot *management*, gestion, et *manager*, le gestionnaire ou directeur. C'est ce qu'il explique dans la Préface où il déclare : « Mon intention est de montrer, si je peux brièvement et clairement, tout ce que l'on doit organiser et faire, pour bien cultiver la terre et ce pour commodément vivre avec sa famille, selon le naturel des lieux auxquels on s'habitue ».

Je ne peux donc que mettre l'accent sur les innovations que propose Olivier de Serres, d'abord l'abandon de la jachère remplacée par des cultures fourragères, la pratique de la fumure animale du sol, l'introduction de nouvelles espèces cultivables comme la pomme de terre, utilisée dans le Vivarais bien avant Parmentier, la labour profond, le soufrage de la vigne, la taille des arbres et l'élevage des abeilles, comme nous le verrons ce soir. Mais c'est surtout l'intérêt que montre Olivier de Serres pour la sériculture (de *sericume*, soie), l'élevage du ver à soie qui occupe une place importante dans son œuvre. Olivier de Serres a voyagé en Europe et visité les magnaneries du Languedoc, le mot magnanerie, lieu consacré à l'élevage du ver à soie, dérivant de *manhan*, ver à soie en occitan. L'élevage du ver à soie s'était en effet étendu depuis

---

<sup>6</sup> F. Lequenne, *La vie d'Olivier de Serres*, Juillard, 1942, et *Olivier de Serres, et soldat de Dieu*, Paris, Berger-Levrault, 1983.

le VI<sup>e</sup> siècle à tout le pourtour méditerranéen. Un chapitre y est consacré dans le sixième « lieu » qui concerne non seulement la conduite du poulailleur, mais aussi celle du colombier, des ruchers et des vers à soie. Ce chapitre, « La cueillette de la soie et la nourriture des vers qui la font » a été publié en 1599 avant la parution de son livre. Lyon ayant obtenu de François 1<sup>er</sup> en 1540 le monopole de la production de soie, Olivier de Serres a compris l'intérêt que présentait la sériculture et décide alors d'introduire la culture du mûrier pour l'élevage du ver à soie dans son domaine du Pradel. Les écheveaux de soie produits par Olivier de Serres sont ainsi mis en vente dans l'échoppe familiale de Villeneuve-de-Berg. En 1603, à l'occasion de la deuxième édition de son livre, Olivier fait un nouveau voyage à Paris où il diffuse une brochure concernant la culture du mûrier blanc. Henri IV a alors le projet d'intensifier cette culture afin de diminuer le coût nécessaire à l'achat d'étoffes venant de l'étranger. Malgré l'opposition de Sully, le roi, suivant les conseils d'Olivier de Serres, entretemps devenu l'ami du jardinier d'Henri IV, décide de faire planter 20 000 pieds de mûriers blancs dans les jardins des Tuileries et à Fontainebleau. D'autres plantations et de nombreuses magnaneries se développeront alors autour de Lyon qui deviendra par la suite la capitale de la soie. Il y a déjà à cette époque toute une littérature traitant de l'élevage du ver à soie, de sorte qu'Olivier de Serres dispose à cet égard d'une tradition écrite très élaborée qui provient essentiellement d'Espagne et d'Italie. Les métamorphoses des vers à soi ont toujours enflammé l'imagination et ont donné lieu à bien des explications relevant de la mythologie et de la magie, qu'Olivier de Serres dénonce sans pourtant se prononcer de manière définitive sur leur bien fondé. A la fin de son chapitre sur les vers à soie, il explique que, tenté d'entrer dans des secrets de nature, il s'en gardera, précisant : « ainsi mes discours ne s'enfoncent jusques au centre, s'arrêteront à la superficie ». On a cependant affaire ici à un vrai manuel pour un éleveur et producteur de soie, avec une attention particulière portée à la gestion technique et financière de ce type d'élevage.

\*

Mais Olivier de Serres n'est pas seulement un agronome, il est aussi et surtout un écrivain, car il a certainement passé plus de temps à écrire qu'à s'occuper de son domaine, pris en charge en grande partie par ses métayers. Il précise en effet dans sa Préface qu'il a trouvé « un grand contentement en la lecture des livres de l'agriculture » et qu'il a consacré à son œuvre littéraire tous ses loisirs « durant les guerres civiles de ce royaume ». On a en effet en le lisant (je précise que je n'ai lu que quelques chapitres du *Théâtre* et non pas les 1451 pages en entier) l'impression qu'il cultive la langue comme il cultive la terre. Son style, clair et imagé, a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont lu. Olivier de Serres est un lettré, et en homme de la Renaissance, il mentionne donc les textes des anciens, latins et grecs, ce qui le stimule dans ses observations, car il n'est pas question pour lui de se perdre dans des considérations théoriques, mais au contraire de mettre ces textes au service de la pratique. Il affirme cependant que la lecture des textes anciens, tels *Les travaux et les jours* d'Hésiode, ou les *Géorgiques* de Virgile, demeure indispensable, car, je cite, « qui ne void que l'expérience des laboureurs non lettrés, est grandement aidée par la raison des doctes escrivains d'Agriculture ? ». Il ne recourt pourtant aux textes anciens que pour leur valeur pratique, car ces textes font aussi, comme on l'a déjà vu, référence à des procédés magiques. Olivier de Serres ne les mentionne, je cite, « que pour s'amuser à telles folies » et « afin que nostre père de famille quittant toutes ces vanités quoiqu'antiques, s'arreste à ce que par expérimentée raison et longue pratique (il) verra estre bon à ses affaires et ouvrages ». Il faut à cet égard préciser que l'homme dont il est question dans le *Théâtre* est présenté comme se comportant en bon père de famille, bon époux, aimant la paix, à la fois généreux et ferme, et amoureux de la nature au point d'aller réchauffer par son souffle une abeille mourante qu'il tient au creux de sa main. Il s'agit bien on le verra de la mise en scène non pas tant d'Olivier de Serres lui-même que de la représentation de l'honnête homme de la Renaissance et de l'idéal vers lequel il doit tendre. Car le *Théâtre* donne une image du mode de vie de l'époque, où en l'absence de moyens de transport, l'autarcie est presque

complète, les familles d'agriculteurs devant produire par elles-mêmes tout ce dont elles ont besoin, des denrées consommables aux vêtements et aux chandelles.

Or pour que ce tableau d'une agriculture très diversifiée et donc très complexe devienne compréhensible, il est en effet important qu'il soit écrit non pas en latin, langue des lettrés, mais en français, langue accessible en principe à tous (il ne faut pas oublier l'importance des dialectes à l'époque, la langue maternelle d'Olivier de Serre ayant sans doute été le dialecte ardéchois), car c'est aussi l'occasion de faire entrer dans une langue moderne le savoir hérité de l'antiquité. La part de la rhétorique et du style est importante dans les traités d'agriculture, car c'est un facteur essentiel de la transmission du savoir. En outre, Olivier de Serres a à cœur de procéder de manière très méthodique, comme c'est le cas pour les auteurs qui utilisent comme lui la métaphore du théâtre, car les idées et les notions sont relatives aux lieux qu'ils occupent dans ce dispositif scénique du savoir. La méthode d'exposition utilisée par Olivier de Serres consiste à faire précéder chaque « lieu » d'un tableau qui organise l'ensemble de ce dont il va être traité selon des couples d'opposés, ce qui permet au lecteur de se repérer à l'avance dans l'ordre de ce qui va être exposé. Car une très grande partie du texte du *Théâtre d'agriculture* est tirée de lectures confrontées les unes aux autres, la variété des sources permettant par elle-même l'exercice de la critique. Ce qui a certainement fait le succès du livre, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'un traité d'agriculture, mais le fait qu'il a essentiellement pour objet de traiter des capacités et des pouvoirs de l'esprit humain qui, s'appuyant sur l'héritage considérable provenant des anciens, s'attache à le mettre en pratique de manière résolument moderne. Olivier de Serres conclut en effet son livre en expliquant que ce à quoi les bons mesnagers devront parvenir, par « la bénédiction de Dieu », c'est à consacrer leur vie à augmenter les revenus des biens dont ils ont hérité et qu'ils légueront à leurs enfants, « ayant ainsi acquis l'honneur d'avoir vertueusement vécu en ce monde ».

\*

Il s'agit maintenant de se demander pour conclure quel est le rapport d'Olivier de Serres avec l'humanisme de son temps et l'humanisme en général. Si on entend par humanisme l'amour de l'humanité et la bienveillance à l'égard de tous les êtres humains, il n'est pas sûr qu'une telle définition puisse s'appliquer à celui que Fernand Lequenne appelait le « soldat de Dieu ». Plusieurs épisodes de la vie de ce dernier le font apparaître comme un personnage assez peu sympathique. On sait par exemple que parmi les papiers lui appartenant qui n'ont pas été détruits figure un livre de compte où sont recensées très exactement toutes les sommes qu'on lui doit et aussi l'ensemble des dépenses qu'il a faites pour l'éducation de ses neveux, comme s'il avait eu l'intention d'en présenter par la suite la facture à ces derniers, ce qui se terminera d'ailleurs par un procès concernant les comptes de la tutelle. Il en eut d'autres, Olivier de Serres ayant eu des démêlés judiciaires avec d'autres personnes. Il y a aussi l'affaire du pasteur Jacques Besson qu'il est allé chercher à Genève et qui ne restera que deux ans logé au Pradel, de 1562 à 1564, son départ étant causé par l'extrême pauvreté qui fut alors son lot et celui de sa famille et le mépris dans lequel les protestants de Villeneuve et tout particulièrement Olivier de Serres l'ont tenu. Plus grave encore, il semble bien qu'Olivier de Serres et ses amis aient utilisé au profit des protestants le trésor de l'Eglise catholique de Villeneuve, qui fut confisqué en 1562 et remis en dépôt à Olivier de Serres, ce qui donna lieu là aussi, mais cent ans après, à un procès que perdit l'arrière petit-fils d'Olivier de Serres. Par ailleurs, le jeune Olivier de Serres n'est nullement un pacifiste et en 1573, il a alors 34 ans, au moment de l'assaut de Villeneuve de Berg par les protestants, au cours duquel une trentaine de prêtres catholiques furent tués, il semble bien qu'il ait fait partie des attaquants et qu'il ait même peut-être conduit l'assaut. En ce qui concerne maintenant la manière dont il conçoit dans le *Théâtre d'agriculture* le rapport entre celui qu'il nomme le « bon mesnager » et tous ceux qui travaillent sur le domaine, on relève qu'il s'agit d'un rapport de totale subordination à celui qui est essentiellement un « maître », le Pradel apparaissant comme un système fortement hiérarchisé et clos. Car comme

l'affirme Olivier de Serres au sujet de ses serviteurs, je cite, « de tels gens ne sont guère capables de raison », de sorte qu'il convient de les traiter certes sans brutalité, mais avec sévérité, à cause, je cite à nouveau, « du mauvais naturel de ses gens ». Voici le passage entier : « Le doux traitement, le bien payer, le non-courroucer, le bon visage aux serviteurs, sont choses humaines et fort aisées à l'homme débonnaire ; mais indifféremment employées, beaucoup préjudiciables à son service, pour le mauvais naturel de ses gens ».

Il est vrai qu'Olivier de Serres, lorsqu'il publie à 61 ans le *Théâtre d'agriculture* n'est plus le « soldat de Dieu » qu'il fut dans sa jeunesse. Il a en effet eu le temps de se rendre compte des conséquences épouvantables des guerres de religion qui se sont déroulées pendant plus de trente ans et il est devenu un partisan de la paix et a même alors joué le rôle de médiateur entre catholiques et protestants. Il n'en est cependant pas moins demeuré un protestant convaincu et la question se pose de savoir si humanisme et protestantisme sont véritablement compatibles, l'humanisme mettant l'homme au centre alors que le protestantisme accorde cette même place à Dieu. On a déjà vu qu'Olivier de Serres, à la fin de son livre, en appelle à la « bénédiction de Dieu » sur le « bon mesnager » afin qu'il puisse parvenir à vivre vertueusement. Certes le mot « raison » apparaît souvent dans le livre, l'expérience étant « le jugement et l'usage de la raison », mais ce mot ne renvoie pas seulement à une faculté humaine, mais aussi à la raison divine qui est à l'origine de l'organisation parfaitement rationnelle de la création. La science n'est donc pas pour Olivier de Serres séparée de la théologie. Il s'agit bien pour lui de parvenir à saisir, en observant l'infinie diversité de la nature, les raisons divines qui en constituent la secrète organisation.

Olivier de Serres considère en effet, et il est loin d'être le seul parmi ceux qui ont écrit à cette époque sur l'agriculture, que l'activité agricole est la plus noble et la plus naturelle du fait que pour le chrétien, elle émane de Dieu. Voici en effet ce qu'Olivier de Serres déclare dans la Préface de son livre : « Mais d'autant que Dieu veut que nous nous contentions des lieux qu'il nous a donnés, il est raisonnable que les prenans comme de sa main, tels qu'ils sont, nous nous en servions le mieux qu'il nous sera possible, tascheans par artifice et diligence, à suppléer au défaut de ce qui leur manque ». L'homme doit ainsi améliorer les processus naturels lorsqu'il arrive que la nature se révèle défaillante. Lorsque par exemple un arbre ne donne plus de fruit, il faut le tailler d'une certaine façon, puis laisser la nature reprendre son cours, car le travail du jardinier prend place, explique Olivier de Serres, « dans l'ordre que le créateur a ordonné à la conduite des choses en ce monde ». Le jardinage porte à son summum le projet divin et le prolonge, Dieu étant le « souverain mesnager », de sorte que le jardinier ne fait jamais qu'obéir aux injonctions divines. Il ne s'agit donc pas pour Olivier de Serres de dominer et d'exploiter la nature, mais au contraire de l'aider à s'épanouir et à faire ainsi apparaître son caractère sacré. L'homme n'est jamais en cela que l'auxiliaire de Dieu, car il ne peut qu'éprouver de la gratitude envers la nature et de l'humilité devant le « souverain jardinier ».

On voit donc que l'humanisme d'Olivier de Serres, et il partage cela avec tous les penseurs de la Renaissance, a d'emblée une dimension religieuse. L'intérêt pour l'activité agricole et les jardins qui se fait jour à cette époque, en particulier chez les protestants, provient de la conviction que l'être humain a été créé par Dieu pour cultiver et garder la création. On peut cependant se demander si cette image flatteuse de l'homme comme auxiliaire de Dieu n'a pas été mise à mal par la révélation de la malignité humaine que les guerres de religion ont apportée. C'est ce qui conduira Montaigne (1533-1592), qui est un contemporain d'Olivier de Serres, à dresser un tout autre portrait de l'être humain, car selon lui l'homme n'est pas le centre de tout, mais un être versatile et ridicule, capable du pire comme du meilleur. Ce qui va alors se mettre en place, et n'est qu'à peine esquissé encore à la Renaissance, c'est l'idée que les humains peuvent évoluer sans s'appuyer sur la religion. Ce qui se nommera explicitement « humanisme » va donc grandement se démarquer de la manière dont Olivier de Serres considérait l'être humain, car il se développera sur la base d'abord du déisme, la croyance en

un Dieu qui n'est plus celui des Ecritures, mais un créateur abstrait, le « grand horloger » dont parle Voltaire, puis de l'agnosticisme, le doute quant à l'existence même de Dieu, pour aboutir finalement à l'athéisme, qui s'épanouira au XIXe, en particulier avec Nietzsche qui proclamera rien moins que la mort de Dieu, tout en exhortant l'être humain à se dépasser, dans la figure de ce qu'il nommera le « surhomme », non pas par l'augmentation de ses pouvoirs mais au contraire en faisant retour à l'humilité prônée par Olivier de Serres, mais cependant prise en un autre sens, celui de *l'humus*, de la terre. Cet appel à faire retour au « sens de la terre »<sup>7</sup> qui retentit dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, le grand poème philosophique que Nietzsche publie en 1883-1885, prend aujourd'hui, au moment où l'existence humaine future sur la planète se voit menacée, un tout nouvel écho.

Françoise Dastur

8 juin 2019

---

<sup>7</sup> F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Mercure de France, 1958, Prologue, p. 6 : « Zarathoustra parla au peuple et lui dit : Je vous enseigne le surhumain (...) Le surhumain est le sens de la terre ».